



Bohémien

Marc Bordigoni

► To cite this version:

Marc Bordigoni. Bohémien. Dictionnaire de la méchanceté, Max Milo, pp.48-51, 2013, 9782315004805.
halshs-00909059

HAL Id: halshs-00909059

<https://shs.hal.science/halshs-00909059>

Submitted on 25 Nov 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

BOHEMIEN

Repérés en Europe occidentale dans la littérature et dans les archives depuis le XVe siècles, les Bohémiens, dénommés Egyptiens dans les premiers documents, ont immédiatement intrigués les autorités comme les populations. Ainsi le premier texte qui les décrit longuement (*Le journal du bourgeois de Paris*, 1427) insiste sur leur allure, leurs manières et cette étrange pratique qui consiste à lire dans les lignes de la main. Cette pratique ne leur attire pas les foudres de l'Eglise ou des autorités (ce qui est condamné c'est le fait de vouloir savoir l'avenir qui n'appartient qu'à Dieu, pas le fait de prétendre le dévoiler) et satisfait (hier comme aujourd'hui) une part du public. Dès ce moment la rumeur accuse ces femmes de profiter de la proximité de leurs clients pour leur subtiliser leur bourse toutefois l'auteur anonyme, probablement un chanoine de la cathédrale de Paris, précise qu'il est allé les voir quatre fois et que rien de tel ne s'est passé. Les Egyptiens intriguent aussi beaucoup par leur allure et l'histoire qu'ils racontent. En effet ils se présentent comme des pénitents auxquels le pape a ordonné de passer sept ans « sans dormir dans un lit » pour se faire pardonner l'apostasie qu'ils ont commis. Venant du *limes* entre les mondes musulman et chrétien, ils ont abjuré leur foi chrétienne sous la violence sarrasine avant de redevenir chrétiens ; ils exhibent une lettre du souverain pontife accréditant leurs dires. Le trouble que déclenche la rencontre de « estranges merveilles venues d'Égypte » comme les appelle un autre chroniqueur de l'époque s'accroît encore car précise le bourgeois de Paris « les hommes estoient très noirs, les cheveux crépés, les femmes les plus laides que l'on pust voir, et les plus noires ». Le sens de ce jugement est complexe (Bordigoni 2010). Ainsi que le précise Michel Pastoureau « ce n'est pas parce qu'un chroniqueur de Moyen Âge nous dit que le manteau de tel ou tel roi était noir que ce manteau était réellement noir. ... / ... Parfois l'écart entre la couleur réelle et la couleur nommée peut être considérable, ou bien constituer une simple étiquette » (*Le noir*, 2008).

Le sens de cette noirceur des Egyptiens est précisé par un autre auteur du XVI^e siècle Sébastien Münster dans sa *Cosmographia Universalis* (1544, édition allemande, 1552 édition française) dans laquelle il écrit qu'il s'agit d' « un peuple sauvage, noir et horrible » ou encore plus loin « Les Bohémiens sont une race noire, sauvage et malpropre fort adonnée au vol, surtout les femmes, qui, par ce moyen, entretiennent leurs maris ».

Une autre dimension de la méchanceté supposée des Egyptiens ou Bohémiens est décrite dans *La vie généreuse des Mercelots, Gueuz et Boesmiens, contenant leur façon de vivre, subtilitez & Gergon* de Péchon de Ruby (première édition 1596 à Lyon). Ce récit partiellement autobiographique, mais probablement pas pour la troisième partie qui concerne les *Boesmiens*, met en scène diverses « figures de la gueuserie » (Roger Chartier). L'auteur décrit la vie d'une troupe de Bohémiens dans l'ouest de la France mêlant des informations exactes (« Quand ils logent en quelques bourgade, c'est toujours avec la permission des seigneurs du pays » -cf. Asséo, *Les Tsiganes*, 1994) et des choses très improbables comme la détention d'almanachs et de cartes. Leur

méchanceté réside en fait dans l'usage systématique de la ruse. Afin de se faire accepter les Bohémiens payent comptant leurs premiers achats puis profitant de la confiance ainsi gagnée ne cessent de piller le pays. Quand il leur faut partir, ils ferrent leurs chevaux à l'envers pour tromper leurs poursuivants. Et si d'aventure ils croisent la maréchaussée ils saignent leurs chevaux pour se barbouiller de sang afin de se faire passer pour les victimes de la violence des paysans.

Après une période plutôt faste pour ceux qui se présentent comme des pèlerins en pénitence, le royaume de France ainsi que les Parlements vont édicter des mesures visant la dissolution des compagnies de Bohémiens, en particulier en leur reprochant l'usage de la ruse pour se jouer des autorités ou pour abuser de la crédulité du peuple. A partir de cette période (fin du XVI^e siècle), ceux qui ont été qualifiés des « plus noirs des hommes », se voient associés aux idées de sauvagerie et de méchanceté « naturelle ». Pour se faire une idée de l'ampleur des reproches faits aux Bohémiens et de toutes les « preuves » de leur méchanceté, il n'est que de prendre *l'Histoire des Bohémiens* de Grellman dont la traduction paraît à Paris en 1810 (première édition allemande 1782). Dans la première partie de l'ouvrage l'auteur propose une synthèse de près de 200 textes et documents d'archives consacrés au sujet.

Grellman rapporte tous les points de vue en les critiquant quand il lui paraisse absurdes ou erronés (ainsi quand il est dit que les seins des femmes deviennent plus longs que les bébés à force d'allaitement tardif, il indique que l'auteur de cette assertion confond les Bohémiennes et les Hottentotes) ou bien en approuve la « véracité ». Il n'est question ici que de s'intéresser à la liste des griefs faits aux Bohémiens.

Beaucoup d'auteurs soulignent leur « noirceur », quelques uns y voient une trace d'origine africaine mais pour d'autres cela est du à la saleté, la fumée, le soleil, la graisse dont les mères enduisent les enfants, pour preuve ceux qui « en Hongrie font le métier de ménestriers, ou servent dans l'armée de l'empereur » sont obligés d'être propres ne se repèrent plus par leur couleur de peau. En Espagne « les hommes sont grands, bien faits et noirâtres, ils ont l'œil méchant ». C'est au seul regard que la méchanceté est associée. Probablement parce que tous les autres « faits » reprochés aux Bohémiens et aux Bohémiennes relèvent aussi d'autre chose (mauvaises mœurs, délits, crimes).

Ils sont non seulement « sales, braillards et querelleurs » mais n'ont pas de pudeur. Ils ont « une propension à faire le mal », ils usent de perfidie, de tromperies, de ruses. S'ils ont des papiers pour circuler ils n'hésiteraient pas à avoir recours à des faux pourtant « on ne saurait nier qu'ils ont employé la fraude et l'imposture ; mais il n'est cependant pas possible de démontrer que tout était mensonge de leur part ». La suspicion en permanente concernant les Bohémiens. Interrogés sur la forte présence de chiens à leur côté ils répondent que cela leur sert à chasser, il s'agit encore d'un mensonge : c'est pour faire des razzias dans les poulaillers assurent les juges, etc.

Ils font preuve de cruauté. C'est ce que souligne un auteur à propos de Bohémiens occupant les fonctions de bourreau en Transylvanie : « Leur constance à tourmenter les prévenus et leurs inventions à les faire souffrir sont si horribles, selon Toppelin, qu'il semblerait que la nature les ait formés pour ces actes de cruauté ». Mais pour un bourreau bohémien combien de Bohémiens sont-ils passés entre les mains d'autres bourreaux. Nombre d'auteurs cités racontent les arrestations collectives de familles entières soumises à la torture pour leur faire avouer des crimes, meurtres et enlèvement d'enfants et leur exécution. Grellman relève toutefois que dans ces deux derniers cas aucune preuve n'est jamais apportée de ces crimes mais que sous la torture les hommes avouent. Mais comme il n'y a pas de preuve, pas de corps retrouvés l'explication qui se généralise en Europe centrale, et qui est admise par les plus hautes autorités de l'Empire austro-hongrois, consiste à dire que les Bohémiens sont anthropophages. « Qui n'a jamais songé à s'informer parmi eux d'un malheureux voyageur, qui, loin de sa patrie, peut être tombés entre leurs mains ? Et comment retrouver les reliques d'une pareille victime de leur brutalité, si, après en avoir mangé la chair, ils en brûlent les os ? ». Grellman résume : « Plusieurs d'entre eux (les auteurs lus) parlent des Bohémiens comme un peuple voleur, et qui s'occupe à enlever les jeunes enfants quand ils en trouvent l'occasion. D'autres nient ces faits, en disant qu'ils ont assez d'enfants pour ne pas envier ceux d'autrui. Mais que répondre, si l'on suppose que ce n'est pas pour élever ces enfants, mais pour les sacrifier à leur voracité qu'ils les capturent ? et les nouvelles de Hongrie disent expressément que c'est surtout la chair des jeunes gens qu'ils préfèrent. » Grellman indique tout de même qu'un auteur relève que ces crimes, ainsi que celui d'empoisonnement des puits dont on accuse aussi les Bohémiens, sont les mêmes dont furent accusés les Juifs autrefois. Comble de l'horreur : « Et si, pour corroborer tout cela, on vouloit ajouter que l'usage de manger de la chair humaine est connu et permis dans le pays d'où ils tirent leur origine (l'Hindoustan), on pourroit admettre avec plus de probabilité encore que cette affreuse coutume subsiste parmi les Bohémiens de nos jours. Il en est fait expressément mention dans les histoires qui parlent des Bohémiens, et qui toutes s'accordent à le dire, que parmi la basse classe de ce peuple, il est d'usage que les plus proches parens et les meilleurs amis se tuent et se mangent entr'eux. »

Ces discours « savants » sur les Bohémiens se fondent tout à la fois sur des rumeurs, des articles de la presse naissante et des conjectures sur l'origine possible de ce peuple. Comment ce discours était-il diffusé au sein des populations, il est impossible de le dire. Cela était très certainement variable selon les pays et les époques. Si l'anthropophagie est attestée comme rumeur entre Europe centrale et orientale, le *topos* de l'enlèvement d'enfants est presque aussi ancien que la documentation historique ou la description littéraire de la présence des Egyptiens, devenus Bohémiens en Europe (cf. Cervantès *La Gitanilla*, entre autres).

Le XIX^e siècle est extrêmement riche d'informations à propos des Bohémiens et des Tsiganes (le mot est importé du russe dans les années 1830). Les deux termes ne sont pas immédiatement synonymes, « bohémien » (sans majuscule) désigne les populations errantes en milieu rural principalement et présentes de longues dates

dans les mêmes région de France généralement pauvres ; « Tzigane » est employé pour nommer les nouveaux arrivants venant des Balkans ou des pays slaves et qui frappent les esprits par leurs allures exotiques, la visibilité de leur or et, pour certains, leurs capacités musicales. La recherche savante (philologie, anthropologie physique) et le regard policier vont rapidement trouver un « air de famille » entre ces deux populations aux histoires bien distinctes. Les artistes (écrivains, musiciens, peintres) vont s'intéresser de près à ces « gens-là », réussissant à créer des figures incontournables de la culture européenne (Esméralda, Carmen, ...). Mais pour autant l'idée de la dangerosité de tous demeure. Elle est très concrètement mise en œuvre par la presse quand elle connaît son expansion de diffusion grâce aux nouvelles technologies (gravure en couleur). Ainsi dans le *Supplément illustré du Petit Journal*, ceux que l'on nomme indifféremment « Tziganes, romanichels, Bohémiens, camps-volants, nomades, vagabonds, etc. » font l'objet de 5 gravures pleines pages entre 1895 et 1908, ce qui est considérable. Alors qu'il n'y a que quelques familles tziganes qui montreurs d'ours et qui traversent la France dans les années 1890 (par contre il y a au même moment 200 montreurs d'ours tous ariégeois) quatre des cinq gravures associent ours et « romanichels ».

L'iconographie de la presse nationale française de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle participe pleinement à la construction d'une nouvelle image sociale des « Tziganes ». Par l'usage emblématique de l'ours, elle inscrit les Bohémiens dans l'imaginaire occidental de la longue durée, elle substitue aux images de Callot (les pèlerins), de Georges de La Tour (La belle Diseuse de bonne aventure) l'image de l'homme presque sauvage, celui qui vit au bord de la forêt et des routes, celui qu'il faut avoir à l'œil, que la gendarmerie et la police doivent encadrer, comme dans la gravure de 1895.

Cette systématisation de l'association ours-romanichel dans les gravures de la presse à grande diffusion permet de compléter ou plutôt de rajouter du sens aux propos explicites des articles. Elle remplit parfaitement sa fonction de construction d'une *représentation* nouvelle de ces populations, en articulant trois réalités majeures du concept de représentation comme Chartier le lit chez Louis Marin : incorporer les individus dans les divisions du monde social, rendre compréhensibles les signes et leur performance symbolique, et incarner dans un représentant singulier une identité collective à la fois invisible et montrée. Chaque image associant l'ours et le romanichel inscrit l'actualité de l'incident et de l'individu dans l'ensemble « tzigane » et rappelle la place assignée aux Bohémiens dans l'ordre social, à la limite entre l'humanité civilisée et la nature sauvage, à la périphérie de la société, ni totalement dedans ni vraiment dehors.

Les faits-divers rapportés par cette presse (et puis par les romans édifiants de la littérature pour enfants (le mythe de l'enlèvement d'enfants en particulier)) confortent la même réputation alors même que l'on ne retrouve aucune trace de cela dans les archives judiciaires ou de police. Et dans nombre de cas l'assignation au tribunal des Bohémiennes tourne au ridicule des plaignant(e)s.

La méchanceté supposée des Bohémien(e)s semble donc un bon moyen de légitimer des peurs autres qui n'ont que peu de fondement ou alors sur des faits exaspérant certes mais qui ne sont que leur fait (les fameux vols de poules, d'autoradio plus tard, ...).

Bibliographie en rapport avec le thème :

Asséo, Henriette, *Les Tsiganes, une destinée européenne*, Paris, Gallimard, 1994.

Bordigoni, Marc (2008) 'Des mots pour dire les maux de la société. 'Tziganes', 'Bohémiens' et autres nomades dans la presse auvergnate du XIXe siècle', in Moussa, Sarga (ed.) *Le mythe des Bohémiens dans la littérature et les arts en Europe*, Paris, L'Harmattan, pp. 347-368.

Bordigoni, Marc, "Les plus noirs des hommes", in Boëtsch, Gilles, Chevê, Dominique, Claudot-Hawad, Hélène (dir.), *Décors des corps*, Paris, CNRS éditions, 2010, pp. 215-222.

Bordigoni, Marc, "Des Tsiganes et des ours dans *Le Petit Journal*, supplément illustré, 1895-1908", *Etudes Tsiganes* 47, pp. 54-71.

BORDIGONI Marc

CNRS

Institut d'ethnologie méditerranéenne, européenne et comparative

IDEMEC (UMR7307 – AMU-CNRS)

Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme 5, rue du Château de

l'Horloge BP 647 Aix-en-Provence Cedex 2 France

Tél : 06 03 35 93 09

Mail : bordigoni@mmsch.univ-aix.fr